

Dogman Mondo Cane

Élie Castiel

Numéro 318, avril 2019

Dogman - Matteo Garrone

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90852ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2019). Dogman : mondo Cane. *Séquences : la revue de cinéma*, (318), 4-5.



la dualité ambiguë de la réalité,

DOGMAN

MONDO CANE **ÉLIE CASTIEL**

Où est l'Italie d'autrefois, même celle des films sur les règlements de compte mafieux des années 1970 ? La République est aujourd'hui, du moins celle de Garrone, un terrain froid, glacial, aux allures d'enfer quasi dantesque où l'humain est la victime des rapports de force, de suprématie mal fondée et de caprices convulsifs.

PLUS QUE TOUT, le cinéaste transalpin Matteo Garrone est ici, au Québec, plutôt connu par les cinéphiles engagés qui résistent au désordre mondial d'une production de plus en plus populiste, visant principalement à faire plaisir « à tout le monde » selon une approche favorisant le plus petit dénominateur commun.

Signe du temps, mais en même temps l'occasion pour le critique avisé de rendre compte du fait que l'imagination est bien réelle et ne succombe point aux lois rigides et paresseuses de la nouvelle culture. Toujours est-il qu'au contraire des Fellini, Visconti ou encore (pour ne pas s'éterniser dans les longues listes et prétendre d'avoir un texte plus long, comme certains) Pasolini, qui poursuivent une démarche glauque, dépourvue de sensationnalisme, Garrone, utilise les images en mouvement comme des peintures ne s'accordant à aucune école de pensée, ni impressionnisme, ni surréalisme, ni aucun autre « isme », valide pour ainsi dire l'originalité de son œuvre que nous avons déjà remarquée dans *L'embaumeur / L'imbalsamatore* (2002), film bercé d'une étrange beauté plastique où le bestial prend forme de manière absolue. Et *Gomorrab*, plus proche des hommes et de leur côté

animal, un film sur la mafia napolitaine, à voir de près, illustrant un homoérotisme latent qui résiste pourtant à l'idée d'abandon; et comme dans le cas de *Dogman*, un récit situé dans un territoire de périphérie presque coupé du monde pour que l'interdit, le caché, l'inavouable, le péché et la relation homme-bête, tous ces ingrédients de l'âme et de l'expérience humaine puissent se transformer en pure proposition cinématographique.

Le héros dans *Dogman*, c'est Marcello, toiletteur pour chiens, qui arrive quand même à remplir, ou presque, ses journées. Il fait son travail avec amour, dévouement, voyant en ces chiens de races différentes de meilleurs compagnons que ses semblables.

Mais oui, comme tout le monde, il arrondit ses fins du mois en trafiquant de petites quantités de drogue. Mais il le fait avec une telle délicatesse qu'on lui donnerait le bon Dieu sans confession. Et puis une brute qui fait la loi, plus jeune, mastodonte amoureux de sa propre personne qui ne cesse de tabasser certaines personnes pour rien, pour régner.

Le bien et le mal, la force et la faiblesse, l'instinct animal et l'imagination, c'est cela le cinéma de Matteo Garrone, ce qui fait sa force. Et plus encore, car il a créé un opus cinématographique sans vrai-

ment de références cinéphiliques. Garrone persiste et signe un cinéma personnel qu'il acclimater selon les époques, ses ambitions thématiques, son expérience dans la société.

Plus que tout, le macabre semble le fasciner, car c'est une sensation ouverte à toutes sortes de manifestations. Jouir de la peur, se rapprocher de la mort tout en sachant qu'on y échappera, vivre comme si aujourd'hui était le dernier jour de notre existence. Et pourtant, une sorte de lumière au bout du tunnel, comme un brouillard néanmoins qui annonce de fausses promesses.

Il y a peut-être là quelque chose qui a à voir avec la farce, la théâtralité de la vie, la dualité ambiguë de la réalité, quelque chose qui donne au cinéma une manière autre de raconter un récit. Car dans *Dogman*, l'histoire est simple et ne sert que de piste à voir évoluer un monde d'images en mouvement qui résistent avec dignité à la normalité néfaste de l'existence, et encore plus, et c'est tant mieux, avec un orgueil délirant et une morale exemplaire.

Dans ce geste, une certaine poésie existe, dans chaque image, chaque parole prononcée, chaque rapprochement, comme ces face-à-face entre Marcello et Simoncino, cet ex-boxeur, qui montre dans un sens, des émotions entre amour-haine, rejet-attraction, qu'il vit avec Marcello. Car après tout, *Dogman* est un beau film sur la solitude dans un lieu solitaire, le monde, la Terre, où rien, même la plénitude des choses et des possessions, ne peut compter.

Mais plus que tout, Matteo Garrone propose une œuvre carnavalesque à l'italienne, impressionnante, de bonne foi, enrichie par une peinture délirante de la contemporanéité. Apparemment, le scénario est tiré d'une affaire survenue dans les années 1980 et dont les événements étaient encore plus terrifiants.

Le cinéma, l'art de dire et de mentir, d'illustrer et d'inventer, de soumettre la spectateur à sa propre expérience. La caméra à l'épaule de Nicolai Brüel ne fait que confirmer cette dualité et encore plus cette nébulosité de l'expérience humaine.

Où est l'Italie d'autrefois, même celle des films sur les règlements de compte mafieux des années 1970? La République est aujourd'hui, du moins celle de Garrone, un terrain froid, glacial, aux allures d'enfer quasi dantesque où l'humain est la victime des rapports de force, de suprématie mal fondée et de caprices convulsifs.

En fin de compte, le chétif mais humain, peut-être un peu trop, Marcello, préfère ne pas succomber à la violence autour de lui. Martyr? Sans doute! Mais il écoute son cœur, son instinct primal, une sorte de résistance dont il n'est pas conscient, instinctive, face à l'insécurité d'un monde hors du temps. La solitude, non pas par désespoir, essentiellement unique solution pour faire face à cet éternel combat entre l'individu et une société inhospitalière. Le monde selon Garrone a produit un film d'une force d'exécution admirable.

Et si, à voir de plus près, *Dogman* n'était après tout qu'une idée de la politique actuelle, alors que les dirigeants d'aujourd'hui ne peuvent résister à l'ivresse du pouvoir; à tel point que celle-ci envahit leur quotidien et ne leur laisse pas le temps et surtout l'envie de représenter le peuple. Oui, nous assistons à un film sur la monstruosité, la laideur et l'abject de notre société occidentale. Même la fin, une sorte d'(anti)catharsis, se présente comme le *manuel en mouvement* de l'impossible survie. L'utopie n'a jamais été aussi dystopique. Et c'est peut-être là où se trouve l'espoir même s'il faut mater la solitude au contact des chiens. En somme, c'est bien aussi une affaire de morale. ▲

Origine : Italie / France

Année : 2018

Durée : 1 h 43

Réal. : Matteo Garrone

Scén. : Ugo Chiti, Matteo Garrone, Massimo Gaudioso

Images : Nicolai Brüel

Mont. : Marco Spoletini

Mus. : Michele Braga

Son : Maricella Lombardo [et al.]

Déc. : Giovanni Cirianni

Dir. art. : Massimo Pauletto

Cost. : Massimo Cantini Parrini

Int. : Marcello Fonte (Marcello), Edoardo Gobbetti (Simoncino), Nunzia Schiavo (mère de Simoncino), Adamo Dionisi (Franco), Alida Baldani Calabria (Alida), Giancarlo Gobbi (propriétaire du restaurant) Prod. : Paolo Del Brocco, Matteo Garrone, Jean Labadie, Jeremy Thomas

Dist. : FunFilm

—
Mater la solitude

